

1. À LA MÉDECINE CHINOISE, l'acupuncture notamment, on attribue volontiers un passé de plusieurs millénaires. En témoigne cette représentation du médecin Hua Tuo (110-207) en train d'implanter des aiguilles. Pour le gouvernement chinois, en revanche, cette médecine devra s'appuyer davantage sur les sciences biologiques.



non au ciel», leurs rivaux répondent que «Les plans des hommes ne sont rien en comparaison de ceux qu'échafaude le ciel».

La société chinoise était alors influencée par les confucianistes et les juristes, d'une part, et par les taoïstes, d'autre part. Les premiers proposaient la recherche d'une harmonie sociale par le respect d'une morale et de lois claires. La médecine qui apparaissait en Chine était plus proche du confucianisme et de l'esprit des juristes qu'elle ne l'était du taoïsme.

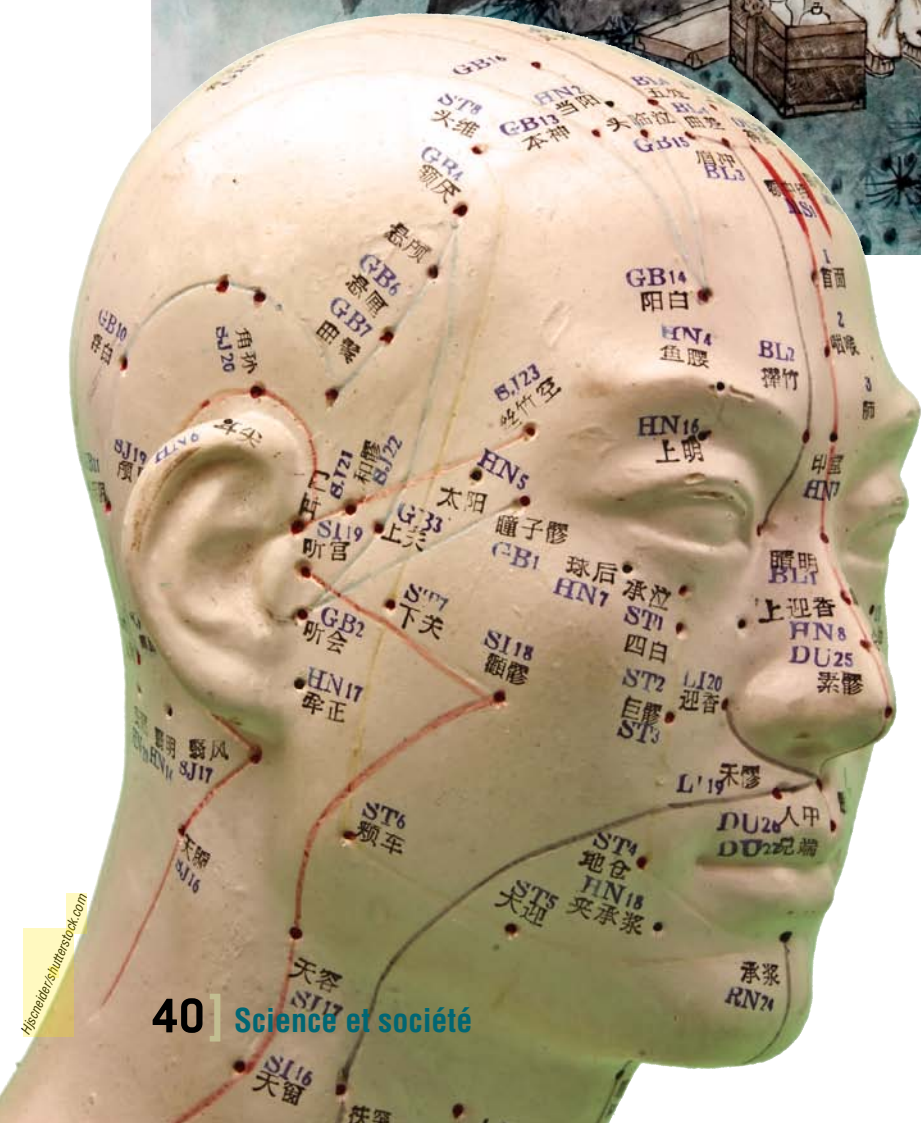
Selon les préceptes de cette médecine, l'être humain, afin d'être récompensé par une bonne santé, devait savoir mettre des bornes à ses émotions et vivre en tenant compte des lois naturelles. Cette médecine ordonnée où les règles abondent impliquait donc de se concentrer sur son mode de vie afin de préserver la santé ; c'est elle qui, pour aider à faire passer les maux légers, introduisit l'acupuncture.

Pour leur part, les taoïstes, du moins au début, pensaient qu'il fallait vivre dans la nature et en accord avec elle, de sorte qu'ils rejetaient les contraintes des confucianistes et des juristes. Pour eux, la maladie était un phénomène naturel, et l'on pouvait tomber malade quel que soit le nombre de règles que l'on respecte.

L'influence du taoïsme

La médecine taoïste n'a cessé de chercher à connaître les substances naturelles permettant de se soigner. Les très nombreuses recettes et méthodes thérapeutiques qui en résultaient étaient transmises oralement et consignées dans les textes. Or c'est cette pharmacopée chinoise qui est devenue la colonne vertébrale de l'art de soigner en Chine. En témoignent notamment les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés, alors que l'acupuncture, pratique plus secondaire, n'a pas fait l'objet d'une grande compilation avant 1601. Les nombreux livres anciens de recettes pharmaceutiques indiquent la progression des connaissances : au XVI^e siècle, ils contenaient jusqu'à 2000 descriptions ; plus de 60000 prescriptions possibles les complétaient, et il ne s'agit là que de la partie immergée de l'iceberg.

Comme la médecine occidentale, la médecine chinoise semble perdre son orientation générale à partir du XIV^e siècle. Elle se divise alors en plusieurs écoles et modes. Ainsi, en 1754, le médecin et auteur Xu Dachun (1693-1771), contemporain



du pathologiste italien Giovanni Battista Morgagni (1682-1771), annonça que l'acupuncture était une tradition perdue. Une opinion que partageaient les autorités, puisqu'en 1822, le gouvernement déclara cet art à éviter étant donné qu'il n'était plus pratiqué avec assez de compétence.

En 1915, Chen Duxiu, le futur cofondateur et secrétaire général du Parti communiste chinois, lance un appel à la jeunesse de son pays. Cet occidentaliste convaincu y reproche aux médecins chinois l'état déplorable de leurs connaissances. Il s'agit là d'une réaction de désespoir : depuis 70 ans, l'Angleterre, la France, les États-Unis, la Russie, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, la Hollande et même le petit royaume insulaire du Japon imposent à la Chine une humiliation après l'autre, et notamment la réduction de plus de la moitié de son intégrité politique et territoriale. Les réformateurs chinois et les révolutionnaires ne voient qu'une seule porte de sortie : il faut, comme le Japon, assimiler les sciences et les techniques occidentales. Selon eux, c'est seulement ainsi que l'Empire du Milieu retrouvera son indépendance.

Par des mots très durs, Chen Duxiu et ses collaborateurs rendent la tradition chinoise responsable de l'abaissement de la Chine. Cette prise de position place la pratique médicale traditionnelle sous le feu des critiques : au lieu de soulager les gens, elle ferait partie de la maladie, n'hésite-t-on pas à avancer.

Le pouvoir chinois contre la médecine traditionnelle

Chen Duxiu n'est pas seul à penser ainsi : les réformateurs de tous bords politiques sont persuadés que pour parvenir à bien soigner en Chine, il faut commencer par y éradiquer le plus vite possible la médecine traditionnelle chinoise... Dans leurs romans, les écrivains Lu Xun (1881-1936), Ba Jin (1904-2005) et d'autres mettent au pilori les diagnostics absurdes et les soins catastrophiques donnés par les médecins traditionnels. En 1922, la profession des médecins traditionnels est ridiculisée dans le premier film burlesque chinois, intitulé *L'amour d'un marchand de légumes*. Dans les années 1910 et 1920, on tentera même d'interdire la médecine chinoise – sans succès.

Après la fondation de la République populaire de Chine en 1949, Mao Zedong



ZhudaShutterstock.com

2. LES PRATICIENS DE LA MÉDECINE CHINOISE DITE TRADITIONNELLE emploient souvent les mêmes moyens diagnostiques que les médecins occidentaux (ici un stéthoscope), même si aucun lien rationnel n'existe entre cette médecine pseudotraditionnelle et la médecine occidentale. En Chine, nombreux sont les médecins directement employés par les pharmaciens ou par des hôpitaux. Une part du chiffre d'affaires de ces employeurs est représentée par les prescriptions des médecins, ce qui influence le comportement de ces derniers.

■ L'AUTEUR



Paul UNSCHULD, sinologue, dirige l'Institut Horst-Görtz de théorie, histoire et éthique des sciences biologiques chinoises de la Clinique universitaire de la Charité à Berlin, en Allemagne.

■ BIBLIOGRAPHIE

P. Unschild, **Approches occidentales et orientales de la guérison**, Springer, 2012.

P. Unschild, **Ware Gesundheit. Das Ende der klassischen Medizin**, Beck, 2011.

La médecine chinoise, Le Monde des religions, hors-série n° 7, pp. 52-54, 2008.

P. Unschild, **Huang Di Nei Jing Su Wen : Nature, Knowledge, Imagery in an Ancient Chinese Medical Text**, University of California Press, 2003.

P. Unschild, **Chinesische Medizin**, Beck, 2003.

considère pour sa part qu'il est vain de chercher à mettre fin rapidement à une médecine, certes méprisée par les dirigeants, mais enracinée dans le peuple. Le Grand Timonier invite à considérer la tradition comme un grand coffre aux trésors, dont il importe cependant de savoir tirer les véritables richesses. Depuis, la politique officielle chinoise en matière de médecine est définie d'après cette maxime.

Du début des années 1950 jusqu'au milieu des années 1960, une commission était chargée de déterminer quels étaient les «trésors» de la pratique médicale traditionnelle chinoise, c'est-à-dire quelles recettes et quelles pratiques pouvaient être conservées par un État socialiste moderne, censé avoir une approche rationnelle de toute question.

La plupart des membres de la commission étaient des médecins formés à l'occidentale. Leur vision du monde se reflète dans les recommandations qu'ils firent afin de construire une «médecine traditionnelle chinoise», c'est-à-dire une pratique médicale rationalisée et d'inspiration traditionnelle. C'est cette pratique qui a été nommée TCM (du moins par l'Organisation mondiale de la santé). Il faut la considérer comme une partie de la médecine que l'on pratique couramment aujourd'hui en République populaire de Chine.

Ce projet d'État avait bien un décorum historique, mais ses motivations étaient